Mots. Les langages du politique

122 | 2020

Reprendre la parole de l'autre en politique

Laura Calabrese et Marie Veniard éd., *Penser les mots, dire la migration* / Cécile Canut et Mariem Guellouz éd., « Pratiques langagières et expériences migratoires »

Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2018, 204 p. / Langage et société, n° 165, 2018, 222 p.

Chloé Gaboriaux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/26467>

DOI : 10.4000/mots.26467

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 12 mars 2020

Pagination : 129-132

ISBN : 979-10-362-0235-3

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Chloé Gaboriaux, « Laura Calabrese et Marie Veniard éd., *Penser les mots, dire la migration* / Cécile Canut et Mariem Guellouz éd., « Pratiques langagières et expériences migratoires » », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 122 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 05 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/mots/26467> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.26467>

Ce document a été généré automatiquement le 5 janvier 2023.

Tous droits réservés

Laura Calabrese et Marie Veniard éd., *Penser les mots, dire la migration* / Cécile Canut et Mariem Guellouz éd., « Pratiques langagières et expériences migratoires »

Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2018, 204 p. / *Langage et société*, n° 165, 2018, 222 p.

Chloé Gaboriaux

RÉFÉRENCE

Laura Calabrese et Marie Veniard éd., *Penser les mots, dire la migration*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2018, 204 p.

Cécile Canut et Mariem Guellouz éd., « Pratiques langagières et expériences migratoires », *Langage et société*, n° 165, 2018, 222 p.

- 1 Il est loin le temps où les flux migratoires ne faisaient pas question. Les difficultés économiques chroniques depuis les années 1970 et la force qu'elles ont donnée aux plaidoyers pour la réforme de l'État en ont fait un enjeu majeur du débat politique, que les sciences du langage n'ont cessé d'interroger depuis. Deux contributions parues à l'automne 2018 témoignent de la vivacité persistante de ce champ de recherche.
- 2 Dans un ouvrage collectif intitulé *Penser les mots, dire la migration*, Laura Calabrese et Marie Veniard ont réuni 18 courts textes consacrés à des termes et des expressions employés pour désigner le phénomène. Les auteurs, issus d'horizons disciplinaires différents, s'intéressent essentiellement aux discours tenus dans les arènes politico-médiatiques francophones, même si l'attention est plus ponctuellement portée sur le langage des migrants eux-mêmes. À côté des mots qui désignent directement des

migrants – *migrants, réfugiés, clandestins, sans-papiers, etc.* – sont aussi examinées des notions plus générales, fréquemment associées en discours à la question migratoire – *communauté, diversité, intégration, multiculturalisme, etc.*

- 3 La revue *Langage et société* ouvre quant à elle ses colonnes à Cécile Canut et Mariem Guellouz, qui coordonnent un dossier intitulé « Pratiques langagières et expériences migratoires ». Cinq études de cas portant sur des espaces géographiques divers (la France, la Belgique, le Québec, l'Italie, le Cap-Vert) permettent d'étudier, dans une perspective essentiellement sociolinguistique, le langage à travers lequel les acteurs rendent compte de leur expérience, qu'ils soient eux-mêmes migrants ou travailleurs sociaux ou militants engagés dans l'aide aux migrants.
- 4 Les deux publications offrent des terrains et des approches complémentaires. Par ses entrées lexicales ou notionnelles, la première rend surtout compte des luttes de représentations à l'œuvre dans le champ politique, qui visent à imposer dans l'espace public telle ou telle grille de lecture du phénomène migratoire. Par son attention à des parcours individuels concernés à un titre ou un autre par la migration, la seconde donne un aperçu du travail de réappropriation et de résistance qui s'opère à travers le langage des acteurs, à distance mais non sans lien avec la guerre des mots menée dans l'arène politique.
- 5 Dans la tradition de l'analyse de discours à la française, les notices de *Penser les mots, dire la migration* montrent comment les termes circulent entre les discours juridiques, institutionnels, économiques, militants, sociopolitiques, se chargeant progressivement de connotations diverses, charriant avec eux tout un univers de sens, qui renvoie à des imaginaires sociaux dont ils sont tributaires, mais qu'ils contribuent aussi à transformer peu à peu. D'un texte à l'autre, deux logiques émergent, dont il est difficile de dire si elles relèvent du débat lui-même ou d'un choix des coordinatrices.
- 6 D'une part, les dénominations des migrants semblent faire l'objet de conflits explicites et médiatisés, portant sur les valeurs associées aux différents termes utilisés. L. Calabrese analyse par exemple la « bataille des mots » (p. 155) qui se joue à partir de 2015 autour de *migrant* et *réfugié*. Elle décrit ainsi comment le terme *réfugié*, emprunté au lexique juridique, est venu dans la presse concurrencer *migrant*, en lui substituant un point de vue favorable à l'accueil – puisque cela revient à traiter tous les migrants comme des demandeurs d'asile même si tous n'ont pas fait de démarche en ce sens –, mais en introduisant aussi un partage bientôt instrumentalisé politiquement entre « le réfugié méritant (qui fuit le danger de mort et donc n'a pas le choix) et le migrant non méritant (celui qui migre volontairement pour des raisons personnelles) » (p. 156).
- 7 On retrouve un même processus, semble-t-il, avec *sans-papiers*, qui, par rapport à *clandestins*, traduit selon Salih Akin « une approche plus solidaire, plus humaniste, plus accueillante, plus ouverte » (p. 196), ou encore avec *exilés*, dont Sylvie Aprile retrace la généalogie depuis 1789 : progressivement valorisé, il est employé aujourd'hui pour rendre aux migrants « une certaine dignité et humanité » (p. 111). Dans un contexte de durcissement des politiques migratoires et plus généralement des discours politiques sur l'immigration, l'aide aux migrants passe aussi par les mots, avec une efficacité limitée – voire contreproductive dans le cas, étudié par Antoine Roblain, d'*allochtone*, introduit dans les années 1980-1990 aux Pays-Bas et en Belgique pour lutter contre la stigmatisation des migrants, puis retourné contre eux avant de laisser place à d'autres désignations. C'est que « le pouvoir du langage, comme le souligne très justement Sonia

Branca-Rosoff, ne repose pas sur des formules isolées, mais sur le mouvement des discours qui mobilise toutes les ressources langagières disponibles » (p. 121).

- 8 Or en matière de migration, le « mouvement des discours » joue puissamment à l'encontre de ces tentatives, comme en témoigne, d'autre part, la seconde logique qui affleure dans l'ouvrage. La question migratoire s'invite en effet dans des discussions qui portent plus largement sur la place des minorités dans nos sociétés contemporaines, qu'elles soient liées ou non à la migration. Des termes qui permettent d'évoquer leurs droits et leurs devoirs – *accommodement raisonnable* (Maryse Potvin), *intégration* (Christine Barats) –, leurs particularismes – *communauté* (Michelle Lecolle) – ou leur coexistence – *diversité* (L. Calabrese) ou *multiculturalisme* (M. Veniard) – voient alors leur portée restreinte à des groupes qu'on présuppose issus de l'immigration, mais qui ne le sont parfois pas ou pas plus que les populations majoritaires (par exemple les juifs hassidiques, évoqués dans la contribution de M. Potvin, dont l'installation au Québec est peut-être plus ancienne que celle du groupe dont provient l'intellectuel cité à la page 38).
- 9 L'altérité – qu'elle se manifeste par des traits physiques, religieux ou culturels – est ainsi rabattue sur la migration, quel que soit le rapport qu'elle entretient avec elle, ce qui en dit long sur les représentations sociales sous-jacentes aux discours. Ces dernières structurent un imaginaire social où la culture dominante ne peut se prévaloir que de son ancienneté (ce qui est d'ailleurs historiquement faux dans le cas du Canada, où elle s'est imposée contre les premiers occupants, comme de la France, où elle s'est construite contre les particularismes locaux) et où l'opposition entre le même et l'autre recouvre complètement l'opposition entre l'enraciné et le migrant (ce qui est également loin de la réalité).
- 10 Même si l'ordre alphabétique des notices n'invite peut-être pas à une lecture exhaustive, celle-là seule permet de saisir tout l'intérêt de l'ouvrage, car elle permet de confronter le problème de la *désignation* des migrants – qui est aussi toujours, comme le rappelle l'étymologie du terme, un marquage, c'est-à-dire ici le repérage des êtres qui sont donc *signalés* comme étant des migrants – à la question des représentations collectives qui les sous-tendent. Or ces représentations ne se forment pas seulement dans la sphère médiatico-politique, dont le fonctionnement ne dit pas grand-chose non plus de la façon dont elles informent l'expérience des acteurs sociaux, qui sont en revanche au cœur du numéro de *Langage et société* dirigé par C. Canut et M. Guellouz.
- 11 Les contributions soulignent que, du côté des migrants, les préjugés sont à la fois anticipés, subis et, dans une certaine mesure, détournés. La violence symbolique est parfois grande lorsque, comme dans le cas du Québec étudié par Anne Sophie Roussel, les immigrants font face à une injonction contradictoire : apprendre le français pour s'intégrer, découvrir que la maîtrise du français, tant qu'elle ne revêt pas les formes légitimes en matière de lexique, de syntaxe ou de prononciation, suscite au contraire l'exclusion.
- 12 Ce que le dossier suggère, c'est que ces tensions ne laissent pas les acteurs concernés complètement démunis : les vendeurs d'objets d'art et d'artisanat de l'île de Sal, raconte Caroline Panis, se présentent tour à tour comme Sénégalais, Africains ou Capverdiens pour s'adapter aux réticences qu'ils présupposent chez leurs interlocuteurs ; le président d'une association panafricaine d'entraide dont le siège est à Paris affirme quant à lui une résistance plus marquée en refusant de *whitiser* (adopter

l'accent du français standard), avec plus ou moins de succès, comme le montre Suzie Telep.

- 13 Les marges de manœuvre sont pourtant étroites, y compris pour les travailleurs sociaux ou les militants engagés dans l'aide aux migrants. On le voit bien dans l'article d'Amandine Van Neste-Gottignies et Valériane Mistiaen : les membres de l'Agence fédérale belge pour l'accueil des demandeurs d'asile, pris entre la politique d'incitation au retour et leur mission d'accompagnement, tentent de contourner en partie les recommandations officielles, « en adaptant leurs discours aux conditions de réalité qu'ils expérimentent » (p. 68). De même, les fondateurs d'une ferme solidaire en Italie hésitent parfois à dire aux consommateurs des produits qu'ils ont été fabriqués par des migrants, qu'ils ont pourtant placés au cœur de leur engagement. La contribution d'Alfonso Del Percio met ainsi en lumière le paradoxe qui sourd dans les autres textes, selon lequel l'aide aux migrants conduit parfois les militants à conforter sans le vouloir les préventions à leur égard, à l'instar de ce bénévole qui, soucieux de conserver son emploi à Maria, admet que son « ethnicité » (p. 102) – elle est sinti – est un argument valable pour lui interdire la salle du restaurant où elle travaille et la cantonner en cuisine.
- 14 Comme le collectif dirigé par L. Calabrese et M. Veniard, le numéro de *Langage et société* coordonné par C. Canut et M. Guellouz souligne la ténacité de certains acteurs sociaux à résister aux grilles de lecture toutes faites, en pesant sur les mots ou en adaptant leurs pratiques langagières. Comme lui, il témoigne aussi de la difficulté de l'entreprise, qui a parfois quelque chose d'ironiquement tragique : bannir un mot, lui en substituer un autre, adapter son langage, et voir ses efforts être repris par ses adversaires ou les conforter dans leurs représentations... au fil des pages, l'expérience se répète plus souvent qu'à son tour, offrant à la recherche un terrain propice à la réflexion sur le pouvoir du langage.
-

AUTEURS

CHLOÉ GABORIAUX

Sciences Po Lyon, Triangle (UMR 5206)